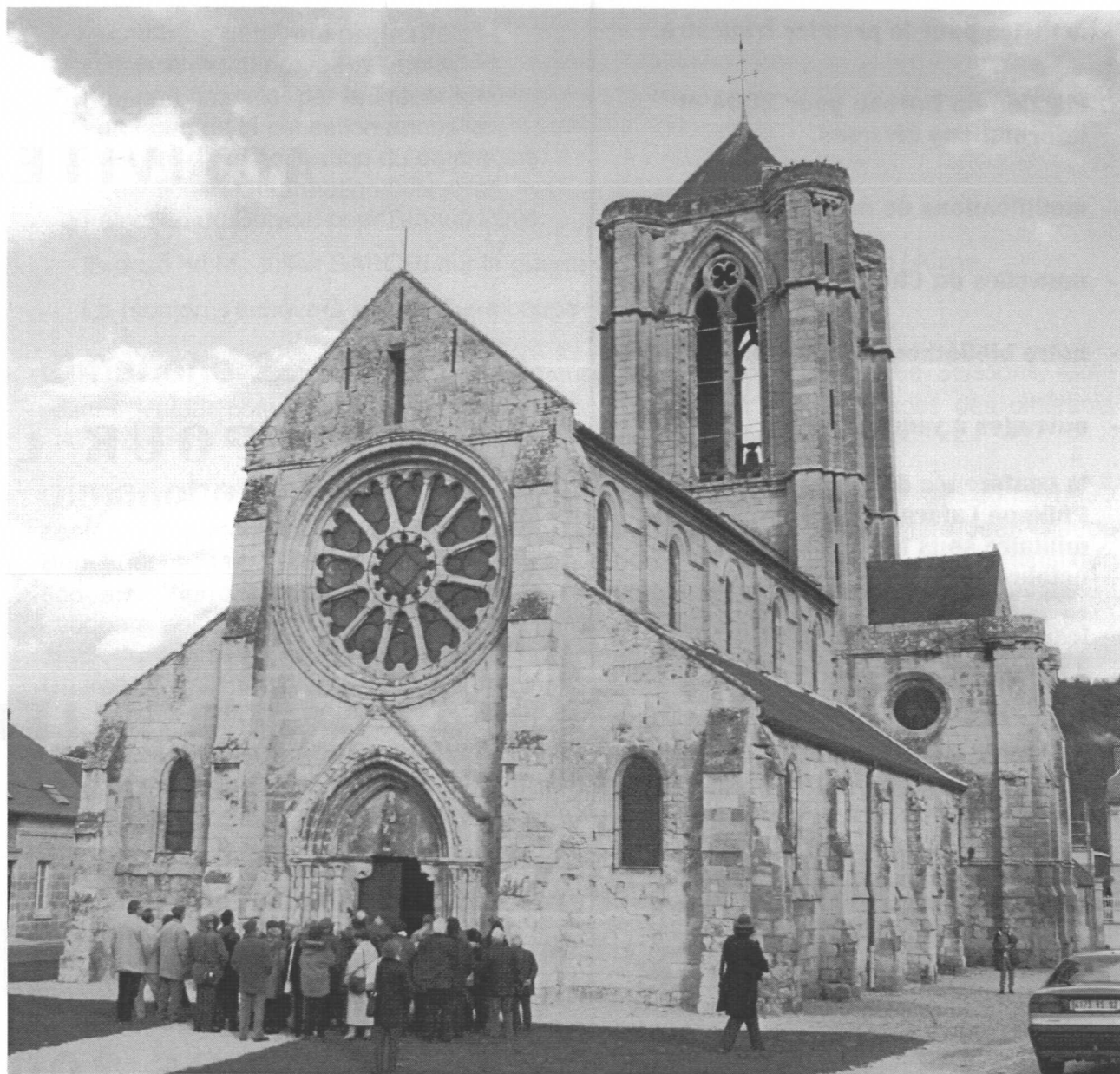




BULLETIN TRIMESTRIEL

JANVIER 2004

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE SOISSONS



Société archéologique, historique et scientifique de Soissons

4, rue de la Congrégation, 02200 Soissons

Téléphone répondeur fax : 03.23.59.32.36

C.C.P. PARIS 5.331-56.Y

Site Internet : www.sahs.soissons.org - e.mail : contact@sahs.soissons.org

*Association reconnue d'intérêt général à caractère culturel par la D.S.F de l'Aisne
le 25.9.1996*

SOMMAIRE

En couverture : l'église de Vorges visitée le 25 octobre 2003 lors de la sortie proposée par « Défi patrimoine ».

- 3 - activités pour le premier trimestre.**
- 4 - élection du Bureau pour 2004 et informations diverses.**
- 5 - modifications de nos statuts.**
- 6 - nouvelles du Chemin des Dames.**
- 7 - notre bibliothèque : les acquis 2003.**
- 9 - ouvrages à vendre.**
- 11 - la conférence de Patrice Cheval et Philippe Lafargue sur la médecine militaire sous le 1^{er} Empire, le 19 octobre 2003.**
- 12 - les cimetières de Montmartre visités le 15 novembre 2003, par Julien Saponi.**
- 14 - Marie-Antoinette à Soissons évoquée par Michèle Saponi lors de notre conférence-dîner du 28 novembre.**
- 17 - les artistes camoufleurs durant la Grande guerre, par Cécile Coutin le 14 décembre 2003.**
- 20 - nos adhérents et amis écrivent.**

En encart :

- pouvoir à nous retourner en cas d'impossibilité d'assister aux assemblées générales du 25 janvier.**

**Bulletin conçu
et réalisé par nos soins
Dépôt légal janvier 2004
Tirage : 210 exemplaires**

NOS

ACTIVITES

POUR LE

PREMIER

TRIMESTRE 2004

• **dimanche 25 janvier :**



Attention !

à 14 heures 30 dans la salle St Jean de la Communauté d'agglomération à Cuffies
(ex-école EDF - voir plan au dos du pouvoir joint en encart)

- **assemblée générale extraordinaire** pour la modification des articles 1^{er} et XXV de nos statuts et du 1^{er} alinéa de l'article 2 de notre règlement intérieur (voir motivation page 5).

- **assemblée générale ordinaire :**

- rapport moral par le Président,
- rapport financier par la Trésorière,
- montant de la cotisation annuelle,
- activité de la Fondation du patrimoine,
- questions et informations diverses,
- élection du Bureau pour l'année 2004.

Exposé de M. Julien SAPORI sur la guerre des farines de 1775 dans l'Aisne.

La réunion s'achèvera autour d'une coupe de champagne.

- **dimanche 22 février,** à 14 heures 30, au centre culturel de Soissons, Mme Jeanne Dufour commentera la première partie (1790-1900) de ses images des différents maires de Soissons depuis la Révolution, rassemblées dans une vidéo-projection.

- **dimanche 7 mars** à 14 heures 30, au centre culturel de Soissons, notre conférence portera sur la libération de Soissons vécue par notre sociétaire Jean-Claude Burlet qui habitait à l'époque au n° 3 de la place de la République où il fut témoin, ainsi que son ami Pierre Paradis, d'une fusillade redoutable, peu connue des Soissonnais. Il évoquera aussi le drame de la gare de Soissons anéantie durant les fêtes de Noël 1944 ainsi que ses rapports avec l'armée allemande puis l'armée américaine. Un très court film réalisé par René Verquin rappellera la libération du village de Corcy.

A cette occasion, nous serions heureux de pouvoir recueillir tout document ou information sur cette période de la libération de Soissons que pourraient détenir nos sociétaires ; nous en ferions la photocopie sur place afin de les rendre aussitôt.

Pour nos rencontres du second trimestre, nous avons retenu les dates suivantes :

- conférences les dimanches 18 avril et 16 mai,
- pique-annuel le dimanche 13 juin.

**Nous avons appris avec tristesse le décès de deux de nos sociétaires :
M. Jacques BALLIN, le 17 novembre, et M. Louis BOURDON, le 26 du même
mois. Que leurs familles veuillent bien trouver ici l'expression de nos
sincères condoléances**

ELECTION DU BUREAU POUR 2004

Après avoir entendu les rapports moral et financier, l'assemblée générale du 25 janvier aura à élire son bureau pour l'année 2004. Selon les statuts et le règlement intérieur, sa composition est la suivante : un président, trois vice-présidents, un secrétaire, une trésorière et un adjoint, un bibliothécaire, un archiviste et trois membres. Lors de cette élection, l'ensemble du Bureau actuel sollicitera son renouvellement. Si la modification de notre règlement intérieur est acceptée pour porter à cinq le nombre de membres, les candidatures de MM. Rémi Hébert et Alain Morineau vous seront proposées.

Conformément au règlement intérieur, les autres candidats à tous ces postes sont invités à se faire connaître **par écrit** au plus tard huit jours avant l'assemblée générale soit **avant le samedi 17 janvier**.

Si vous êtes empêché d'assister à cette assemblée générale, et pour que celle-ci puisse délibérer valablement, **NOUS VOUS PRIONS INSTAMMENT** de nous retourner le pouvoir joint à cet envoi après l'avoir complété, daté et signé.

La traditionnelle coupe de champagne clôturera cette première réunion de la nouvelle année pour laquelle nous vous adressons, dès à présent, tous nos meilleurs vœux.

INFORMATIONS DIVERSES

Bienvenue à nos nouveaux adhérents :

Mmes Gisèle BENTZ, de Nan sous Thil (Côte d'Or),
Marie-Agnès PITOIS-DEHU, de Soissons,
MM. Christian FRANQUELIN, de Saint-Quentin,
le Docteur Jean-Pierre JOLLIOT, de Soissons.
Jean-Pierre LEPOLARD, de Soissons,
Jean-Marc WINTREBERT, de Soissons.

Appel de cotisation pour l'année 2004 : l'assemblée générale ayant à délibérer sur le montant de cette cotisation, le bordereau d'appel sera adressé par courrier à la fin de ce mois.

Conférence-dîner : une formule de plus en plus prisée puisque notre soirée du 28 novembre réunissait plus de 60 personnes au restaurant « Le petit cochon » à Cuffies. La conférence de Mme Michèle Saponi est résumée dans ce bulletin.

La modification de nos statuts

L'assemblée générale extraordinaire va avoir à examiner plusieurs propositions de modification de nos statuts et du règlement intérieur.

Pour les statuts, ce sont les articles I et XXV qui sont concernés.

Pour l'article I, il s'agit essentiellement d'une adaptation aux réalités d'aujourd'hui. En effet, lorsqu'une association manifeste son intention de s'impliquer dans un problème extérieur, ses statuts sont bien souvent regardés de très près pour s'assurer qu'elle n'outrepasse pas son rôle, soit parce qu'elle sortirait de la zone géographique d'intervention définie par les-dits statuts, soit parce que le sujet n'apparaîtrait pas de sa compétence eu égard au but qu'elle déclare s'être assigné. La modification proposée précisera donc mieux la zone géographique de nos interventions et, dans son deuxième alinéa, mettra plus nettement en évidence la notion de sauvegarde du patrimoine.

Texte actuel

La société embrasse dans ses travaux tout le pays anciennement désigné sous le nom de Valois, d'Orçois, de Galleveze, de Brie ou de Champagne, de Tardenois, de Soissonnais, de Laonnois, de Thiérache, de Vermandois et de Picardie dont une grande partie compose aujourd'hui le département de l'Aisne.

Elle a pour but de rechercher et d'étudier tous les monuments que la religion, l'histoire, la littérature, les sciences et les arts ont laissés dans ces contrées. Elle veille à leur conservation. Elle s'occupe de rassembler tous les faits qui concernent l'histoire littéraire, religieuse, militaire, scientifique et industrielle de notre pays, comme aussi tout ce qui concerne l'agriculture, la géologie et l'industrie de la région, ainsi que tout ce qui est relatif aux coutumes, usages, croyances, légendes.

Pour l'article 25, il s'agit simplement de rectifier une erreur dans le destinataire de nos livres et archives en cas de dissolution de la société prévu à l'alinéa 2 :

Texte actuel

Les livres et archives seront obligatoirement remis à la bibliothèque municipale de la Ville de Soissons qui pourra aussi recevoir le reliquat de l'actif après le paiement des dettes et des frais de liquidation.

Enfin, pour l'article 2, 1^{er} alinéa du règlement intérieur, il s'agit d'élargir la composition du bureau en portant de 3 à 5 le nombre de membres qui peuvent l'assister à seule fin de ne pas se priver d'autres compétences qui peuvent être utiles à la société.

Texte actuel

Sa composition telle que définie par l'article IV (des statuts) peut être complétée par des adjoints aux différentes tâches qu'il prévoit ainsi que par des membres dont le nombre n'excédera pas trois.

Texte proposé

La société embrasse dans ses travaux tout le pays anciennement désigné sous le nom de Valois, d'Orçois, de Tardenois, de Soissonnais, de Laonnois, de Thiérache, de Vermandois dont une grande partie compose aujourd'hui le département de l'Aisne et une autre les départements de l'Oise et de la Marne.

Elle a pour but de rechercher et d'étudier le PATRIMOINE sous toutes ses formes que la religion, l'histoire, la littérature, les sciences et les arts ont laissé dans ces contrées. Elle veille à leur SAUVEGARDE et à leur VALORISATION. Elle s'occupe de rassembler tous les faits qui concernent l'histoire littéraire, religieuse, militaire, scientifique et industrielle de notre pays, comme aussi tout ce qui concerne l'agriculture, la géologie et l'industrie de la région, ainsi que tout ce qui est relatif aux coutumes, usages, croyances, légendes.

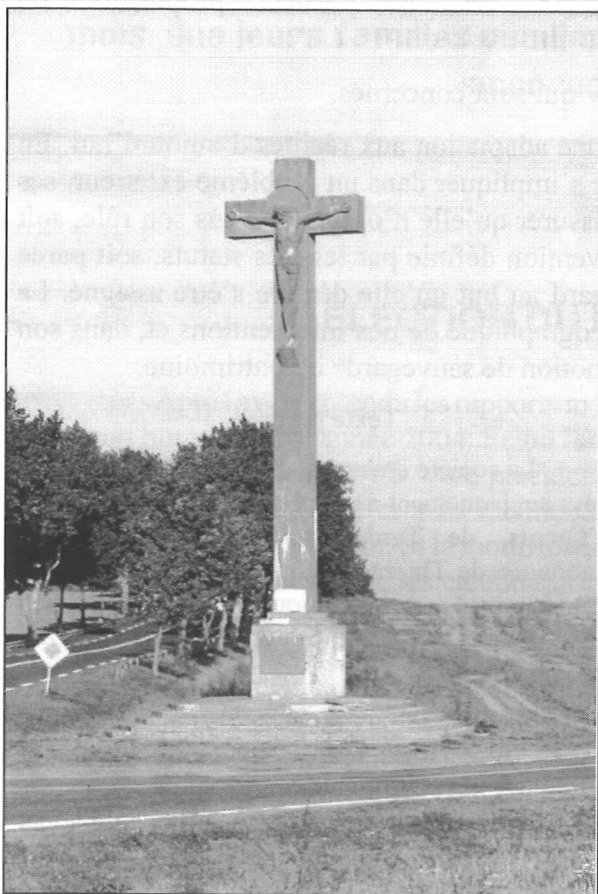
Texte proposé

Les livres et archives seront remis à la Ville de Soissons qui pourra aussi recevoir le reliquat de l'actif après le paiement des dettes et des frais de liquidation.

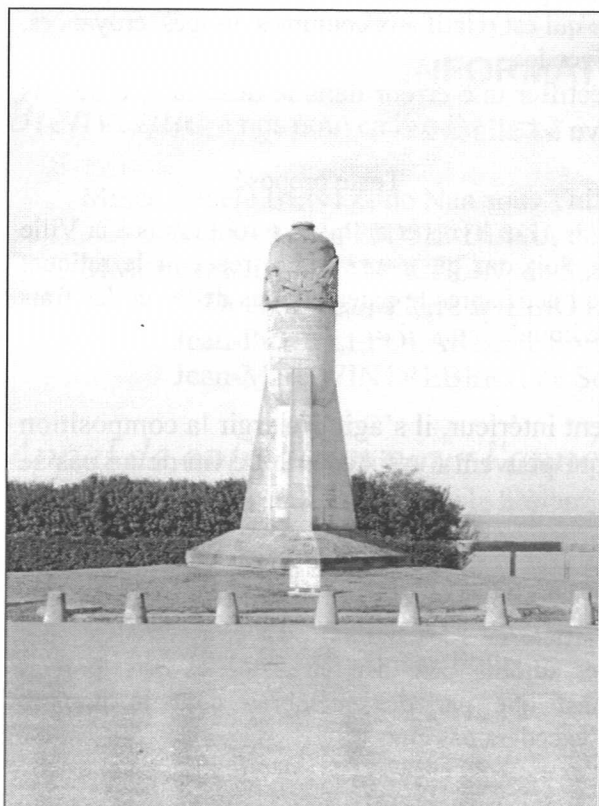
Texte proposé

Sa composition telle que définie par l'article IV (des statuts) peut être complétée par des adjoints aux différentes tâches qu'il prévoit ainsi que par des membres dont le nombre n'excédera pas cinq ■

NOUVELLES du CHEMIN des DAMES



La croix de l'Ange Gardien, Les Crapouillots
et la stèle de Fruty



La mise à deux fois deux voies de la RN 2 entre Soissons et Laon conduit à des travaux très importants qui traversent le champ de bataille 14-18 du Chemin des Dames. La nouvelle route va permettre d'accéder plus rapidement au nord du département et en toute sécurité. En cela, elle est un vecteur de développement économique.

Au mois de septembre dernier, J.L. Pamart, président de Soissonnais 14-18, et D. Rolland s'étaient inquiétés de la façon dont étaient pris en compte les sites et monuments. Dans une lettre adressée au Préfet, ils se sont émus de la destruction de la carrière de la Malmaison (ancien hôpital allemand), du devenir d'une seconde carrière et des aménagements autour des monuments du moulin de Laffaux, de la croix de l'Ange Gardien et de la stèle des fusillés marins de Fruty. Ils avaient aussi soulevé le problème de la conservation d'un blockhaus allemand de la ligne Hindenburg, mis à jour par les travaux.

Pour renforcer leur action, les deux présidents s'étaient fait aider par les associations Chemin des Dames et CHAV, respectivement présidées par MM. Chauwin et Houde. De nombreux messages de soutien avaient aussi été envoyés à la préfecture, notamment par des universitaires.

Cette action a porté ses fruits puisque les associations ont signé avec la Direction Départementale de l'Aisne, qui dirige les travaux pour le compte de l'état, une convention les désignant comme interlocuteurs privilégiés pour assurer le suivi « 14-18 » du chantier et intervenir comme conseil dans les aménagements autour des monuments. Par ailleurs, elles ont obtenu la sauvegarde et la mise en valeur du blockhaus allemand de la ligne Hidenburg qui devait être détruit.



Notre bibliothèque : les acquis 2003

1) ouvrages achetés :

- ◆ Soissons, la ville du grand passeur, Initiation à l'atlas mythologique de la France, Reliquaires, étranges processions et Templiers de l'est soissonnais, L'Ourcq sur le trajet du dieu tumultueux, quatre ouvrages diffusés par l'Université des mégalithes et Traditions populaires dirigée par notre sociétaire Jean-Marc Belot.
- ◆ Faverolles, par Christian Puech.
- ◆ Histoire d'un poilu, de Poizot (67° R.I.).

2) ouvrages offerts :

- ◆ par M. Robert ATTAL :
 - Pourvoir les finances en province sous l'Ancien régime : les receveurs des tailles de la généralité de Soissons au XVIII^e siècle, par Alain Blanchard.
- ◆ par la famille BOBIN :
 - 26 bulletins de la Société et de la Fédération - 47 ouvrages dont : une dizaine sur les guerres 14-18 et 39-45 - mémoires de Joffre et de Gallieni - Soissons à la Belle époque par G. Lafleur - mémoires du 67° R.I. - architecture rurale en Picardie, par D. Rolland.
 - Dossiers : Soissons : libération, reconstruction, 14-18, à la Belle époque, au XVIII^e siècle, révolution, histoire.
 - La verrerie Deviolaine - Abbayes St Médard et St Jean des Vignes - Place de la République.
- ◆ par l'auteur, M. Ghislain BRUNEL :
 - Les sources de l'histoire de la Pologne et des Polonais dans les archives françaises.
- ◆ par M. DEVOS, instituteur en retraite à Villers sur Fère :
 - Mémoires de Paul Cœuret, résistant - Histoire de Villers sur Fère par A. de Vertus.
- ◆ par M. FOUILLAUD :
 - Carte géologique détaillée de Soissons.
- ◆ par M. Roland GUERRE :
 - Divers documents : Picardie - Noyon - Soissons - Aisne industrie 1980 - les enfants d'Athéna, de Nicole Loraux.
- ◆ par M. Yves GUEUGNON :
 - Jean Delaplace, cinquante ans de photographie - Trente ans d'histoire, par le lieutenant-colonel Rousset - La bataille de Narwick de Johan Waage - Le jour de l'escalade par Marcel Giuglaris - La brigade frankreich par Jean Mabire - Les loups de l'amiral de Jean Noli - Soldats de la boue de Roger Delpey - Les soldats blancs de Hô Chi Minh par Jacques Doyon.
- ◆ par Mme Suzanne HACART :
 - 10 bulletins de notre Société - 32 ouvrages dont 3 de Jean Hallade, des brochures de Roger Haution, L'histoire de la pharmacie par Cordonnier,

- ♦ par la famille LABLANCHE :
 - Divers bulletins de notre Société, de la Fédération de l'Aisne, du syndicat d'initiative de Soissons, de Sites et Monuments.
- ♦ par MM. LEFEVRE et LECUYER (association des anciens élèves) :
 - Histoire du collège de Soissons par Badet (9 ex.).
- ♦ M. Jacques LEGRAND :
 - Dix mille saints : dictionnaire hagiographique.
- ♦ par Mlle LESTRAT :
 - Géographie de l'Aisne - Découverte de la Picardie en 42 planches.
- ♦ par M. Lucien LEVIEL :
 - Divers bulletins généalogiques Oise Compendium.
- ♦ par M. Maurice PERDEREAU :
 - Dictionnaire de la langue française par Littré (4 tomes) - Quatre brochures : liste des unités combattantes 1939-1940, présentation des G.M.R., vie intérieure, protection contre les gaz.
- ♦ par Mme PONCE :
 - Anne Morgan, Eva Dahlgren et Rose Dolan par Lilla Pennant.
- ♦ par l'auteur, M. Bernard ROGER :
 - Mémoires 1940-1990.
- ♦ par le Rotary-Club de Soissons :
 - Clovis (histoire jeunesse) - Clovis (n° spécial de « Notre histoire » n° 132).
- ♦ par M. Guy SERRA :
 - Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier 1914-1918 Le Chemin des Dames de Pierre Miquel - Les reines de France de Simone Bertière (5 vol.).
- ♦ par la famille URBAIN :
 - 40 bulletins de la Société et de la Fédération - 2 recueils de lettres de soldats de la Révolution - 216 ouvrages dont une cinquantaine sur les guerres 14-18 et 39-45, seize sur Laon - Monument de l'Aisne par Pingret - Coutumier du Vermandois - Les chroniques de Froissart - Larousse de la guerre 14-18 en 2 tomes - Annales Pécheur (10 tomes) - Annuaire du département de l'Aisne 1830, 1832, 1839, 1848, 1852, 1860. - Souvenirs de Poincaré (6 tomes).

3) ouvrages reçus dans le cadre d'échanges :

- ♦ mémoires de l'Académie des Sciences de Besançon & Franche-Comté n° 195 & 196.
- ♦ annales historiques compiègnoises de l'année 2003 (n° 89 à 92).
- ♦ bulletin de la Société historique de Compiègne n° 38 (2002).
- ♦ revue historique et archéologique du Maine n° 1 (2001) et 2 (2002).
- ♦ études noyonnaises de la Société historique de Noyon n° 268 & 269.
- ♦ comptes rendus et mémoires de la Sté d'histoire de Senlis 1998-1999.
- ♦ mémoires de la Société des sciences et arts de Vitry-le-François n° 40.



Des occasions à saisir :

de nombreux livres sont en double dans notre bibliothèque ; nous vous les proposons à très faible prix.

- ▶ Mémoires de la Fédération des sociétés d'histoire de l'Aisne : les tomes 1 à 40 : 1 € l'unité.
- ▶ Bulletins de notre Société, 4^{ème} série, n° 1 à 18 : 2 € l'unité.

Les exemplaires de ces deux séries sont en très grand nombre dans nos rayonnages et leur sortie libérerait de la place, ce qui nous manque tant.

- ▶ Dictionnaire de la conversation et de la lecture - répertoire des connaissances usuelles. 52 volumes mais il manque les n° 3,4,9,12,18,24,28,29,38,40,47,48,49,51. Prix : 250 €.
- ▶ Histoire de France en 14 volumes - 1^{ère} édition 1805, par l'abbé Anquetil. Prix : 140 €.
- ▶ De la construction et de l'exploitation des chemins de fer d'intérêt local - études pratiques, par Emile Level, 1873. Prix : 40 €.
- ▶ L'imitation de Jésus-Christ, traduction nouvelle par le R.P. de Gonnelieu 1819. L'imitation de Jésus-Christ est un ouvrage anonyme. En réalité, cette version serait due à J.B. Cosson ; le reste (prières et pratique) à de Gonnelieu, habile prédicateur jésuite né à Soissons 1640-1715. Prix : 25 €.
- ▶ Mémoires - défense de Paris - 1926, par le maréchal Galliéni. Prix : 15 €.
- ▶ Annuaire statistique et administratif du département de l'Aisne pour 1839, 1848, 1852, 1866. Prix : 15 €.
- ▶ Nouveaux commentaires sur la coutume de la prévôté et vicomté de Paris, tome 2 1688, par Claude de Ferrière 1639-1715. Jurisconsulte, il enseigna à Reims où il est mort. Prix : 10 €.
- ▶ Vignes et vin, catalogue d'une exposition à Laon en 1988. Prix : 10 €.
- ▶ Les fusillés de la Grande guerre et la mémoire collective 1914-1999, par Nicolas Offenstadt. Prix : 10 €.
- ▶ Le département de l'Aisne dans la tourmente révolutionnaire - 1789-1799 - extraits des fonds révolutionnaires de la bibliothèque municipale de Soissons par Jean Bobin et Anne-Marie Natanson - 1989. Prix : 10 €.
- ▶ Du régiment du Languedoc au 67^{ème} R.I. - 1672-1992. Prix : 10 €.
- ✠ ▶ Archéologie d'une vallée : la vallée de l'Aisne des derniers chasseurs-cueilleurs au premier royaume de France -1991 - Prix : 10 €.
- ✠ ▶ Pages d'histoire locale 1914-1919 ; la vie d'un village, Cœuvres, pendant la Grande guerre, par Albert de Bertier, réédition 1994. Prix : 10 €.
- ▶ Petite histoire illustrée de Soissons, brochure de 40 pages, par A. Dupin. Prix : 10 €.
- ▶ Le château de Coucy (avec gravures et plans) par Lefèvre-Pontalis - 1928. Prix : 10 €.
- ✠ ▶ Soissons et ses environs à la Belle époque (présentation de 235 cartes postales) - 1983, par Guy Lafleur. Prix : 10 €.

- ▶ Contribution à l'histoire de la pharmacie à Soissons, des origines à 1803 par Jacques Cordonnier. Prix : 10 €.
- ▶ Morceaux choisis du Rambler (ou du rôdeur). Traduit de l'anglais - 1785 par Samuel Johnson, écrivain anglais 1709-1784. En 1750, il fonda The Rambler (le rôdeur) qui parût deux fois par semaine pendant deux ans. Prix : 8 €.
- ▶ Etudes sociales et économiques - 1880 - par Augustin Cochin, publiciste. Prix : 8 €.
- ▶ Mémoires – tome 1 1826, de Gabriel Ouvrard, financier 1770-1846. Prix : 8 €.
- ▶ Etudes de diplomatie contemporaine - 1866 - par Julien Klaczko, écrivain polonais né en 1828 et établi à Paris. Prix : 8 €.

Les documents suivants sont tous à 5 € :

- ▶ Mes leçons d'orgue avec Louis Vierne. Souvenirs et témoignages, par Henri Doyen.
- H ▶ Margival et les infrastructures allemandes construites de juin 1940 à juin 1944 - notice de 12 pages – 1985, par Jean-Pierre Lepolard.
- ▶ Un vieux quartier de Soissons : la rue Richebourg - notice de 45 pages - 1957 - par Henri Luguet.
- ▶ Haramont et l'abbaye de Longpré - notice de 48 pages - 1960 - par Bernard Ancien.
- ▶ Septmonts : son château, son village - notice de 48 pages - par Bernard Ancien.
- ▶ Le passé de l'Aisne, vu du ciel - 1978 - par Michel Boureux.
- ▶ La journée du 13 juillet 1918 : la victoire remportée ce jour en Champagne par la IV^e armée (Général Gouraud) avec le discours prononcé par Waendendries au 10^{ème} anniversaire en 1928.
- H ▶ Le Chemin des Dames 1917 et la 2^{ème} bataille de la Marne 1918, par Adrien Catoire - 1995.
- ▶ La mémoire juive en Soissonnais - 1992 - par Dominique Natanson.
- ▶ Le grand break. Les souvenirs de René Lucot né à Villers-Cotterêts en 1908 (Grande guerre, catastrophe du tunnel de Vierz, ...) - 1983.
- ▶ Par monts et par vaux en forêt de Villers-Cotterêts - 1961 - une présentation de la forêt et de quelques promenades accessibles avec un tableau des propriétaires à partir du règne de Louis XIII.
- H ▶ L'Aisne dans la guerre 39-45, par Marie-Agnès Pitois-Déhu - 1986.
- ▶ Histoire de Soissons et des villages du Soissonnais, des gallo-romains à l'an mil, avec itinéraires historiques et archéologiques par MM. Brunel et Defente - 1992.
- ▶ Coucy-le-Château : images et mémoire, par Christian Corvisier - 1999.
- ▶ Soissons gallo-romain, découvertes anciennes et récentes, par B. Ancien et M. Tuffreau - 1980.
- ▶ Bazoches : ses seigneurs, son château, son histoire - notice 1961 - par Roger Hauton.
- ▶ Maupas - Presles - Chevreux (notice 1975), par Bernard Ancien.
- ▶ Villers-Cotterêts : notes d'histoire locale. Notice par Marcel Leroy et Toupet.
- ▶ Ancienne abbaye Saint Jean des Vignes. Notice 24 pages par Bernard Ancien.

Les auditeurs de notre conférence du 19 octobre 2003 ont écouté avec intérêt, et parfois avec étonnement, la conférence de MM. CHEVAL et LAFARGUE sur

LA MEDECINE MILITAIRE SOUS LE 1^{er} EMPIRE



M. Patrice CHEVAL, spécialiste du Service historique de l'armée de terre, assisté de M. Philippe LAFARGUE, tous deux membres de l'association « *les hussards de Lasalle* » ont débuté leur intervention par une description détaillée de leurs costumes d'époque. Ensuite, l'évocation des pratiques médicales et des techniques opératoires avec présentation du matériel utilisé a permis d'apprécier combien les modes d'intervention étaient éloignées des techniques que nous connaissons aujourd'hui. Ainsi, les opérations chirurgicales, et notamment les amputations se faisaient à vif, sans anesthésiant et le conférencier d'expliquer comment un bon chirurgien réalisait celle d'une main en cinq minutes ! Il était de pratique courante d'utiliser la saignée pour les soldats ivres et les femmes enceintes, celles qui suivaient les troupes en campagne. Certains des objets présentés sont encore en usage aujourd'hui

mais sous une forme différente telles les seringues pour les lavements, les appareils dentaires ou les dents qui étaient posées sur pivots toujours sans anesthésie. A l'évidence, tous ces modes opératoires relevaient plus de la boucherie que de la médecine et il était intéressant de les rappeler pour faire la comparaison avec les pratiques d'aujourd'hui.



La visite

de

la butte

Montmartre

à

travers

ses

cimetières

par

Julien

Sapori.

Le samedi 15 novembre 2003, nous étions une cinquantaine de Soissonnais et de Compiègnais à avoir répondu « présent » lors de notre désormais traditionnelle visite annuelle à Paris, axée cette fois-ci sur les trois cimetières de la Butte Montmartre. Tout le long de ce parcours, nous avons pu bénéficier des commentaires étonnamment riches de M. Christian Charlet, historien rattaché à la Direction des parcs, jardins et espaces verts de la Ville de Paris et des récits pittoresques de M. Jean-Pierre Nicol, président de l'Association «Le renouveau du grand Montmartre».

Nous avons eu ainsi le privilège de pouvoir visiter le petit cimetière Saint-Pierre de Montmartre, habituellement fermé au public. Il s'agit de l'ancien cimetière paroissial de l'église Saint-Pierre, seul bâtiment survivant de la célèbre abbaye féminine de Montmartre, fondée en 1134 par la reine de France Adélaïde de Savoie ; en 1801, au moment du Concordat, il devint le premier cimetière public parisien, avant même la création du Père-Lachaise. Compte tenu de son exiguïté, il fut fermé définitivement en 1831 et, depuis cette date, il est, en quelque sorte, « figé » dans les temps, permettant ainsi à ses rares visiteurs de contempler le seul cimetière parisien resté quasiment inchangé depuis bientôt deux siècles.

Au début du XIX^e siècle, la notion même de monument funéraire était inhabituelle car une conception encore très chrétienne de la mort préconisait l'égalité de tous devant la « grande faucheuse ». C'est ainsi que les 87 tombes qui s'y trouvent se caractérisent toutes par leur sobriété, qu'il s'agisse de grandes familles de la noblesse comme les ducs Montesquiou-Fezensac ou de Fitz James, du célèbre navigateur Bougainville ou encore de simples habitants de la Butte : curés, carriers et marchands. Un monument intrigue toutefois par son originalité : il s'agit de la tombe de la famille Debray, surmontée d'un petit moulin sculpté. Elle rappelle le souvenir de Pierre-Charles Debray, célèbre meunier de la Butte, abattu par les troupes russes le 30 mars 1814 alors qu'il défendait Montmartre de l'attaque des troupes alliées ; son corps, dépecé, fut cloué aux bras de son moulin. Les autorités, soucieuses d'oublier cette défense aussi acharnée qu'incongrue d'un Empire désormais défunt, firent inscrire sur le registre de la paroisse la mention « mort par accident ».

Ouvert en 1831 pour suppléer la fermeture du cimetière Saint-Pierre, le cimetière Saint-Vincent est considéré comme celui des artistes de Montmartre. Parmi les gloires qui y sont inhumées, on retrouve le cinéaste Marcel Carné, l'écrivain Roland Dorgelès, les peintres Gen Paul et Maurice Utrillo et également l'actrice et chanteuse Suzanne Gabriello pour laquelle Jacques Brel écrivit une des plus célèbres chansons françaises de notre époque : « Ne me quitte pas ». Marcel Aimé, en vrai montmartrois, est présent dans ce cimetière

mais également à proximité, sur la place homonyme, où une stupéfiante sculpture en bronze de Jean Marais représente M. Dutilleul, le « passe muraille ».

Le déjeuner nous permet de faire connaissance avec un établissement célèbre de la Butte : « l'auberge de la Bonne Franquette », fréquenté jadis par Max Jacob, Roland Dorgelès, Cézanne, Monet, Renoir, Toulouse-Lautrec... Un certain Pablo Picasso y aurait peint, en 1886, la « Ginguette » actuellement au musée d'Orsay. Sur le chemin, une halte s'imposait devant les fameux vignobles de Montmartre. Ces 3250 plans, installés en 1933, donnent lieu chaque premier samedi d'octobre à de joyeuses vendanges qui permettent de produire 700 litres d'une affreuse piquette.

L'après-midi fut consacré au cimetière du Nord dit de Montmartre. Ce magnifique parc funéraire de 19 hectares, le plus grand de Paris après le Père-Lachaise, fut ouvert au début du XIX^e siècle par des autorités municipales soucieuses d'hygiène publique. Au milieu de la verdure, au détour de certains escaliers permettant des coups d'œil particulièrement romantiques, nous avons rencontré de nombreuses tombes de célébrités et, notamment, celles de Stendhal, François Truffaut, Dalida, Hector Berlioz, Madame de Staël, Alfred de Vigny...

Quant à Emile Zola, sa tombe, vide, a connu le même destin qu'un picard célèbre, Alexandre Dumas père, déménagé « post-mortem » dans l'imposant mais peu hospitalier Panthéon. Et que penser de la tombe de la « Dame aux Camélias », Alphonsine Duplessis, davantage visitée que celle de son auteur, Alexandre Dumas fils, dont le magnifique gisant en marbre a été récemment vandalisé par des inconnus.

*

Ce patrimoine funéraire et historique exceptionnel est devenu avec le temps un bien collectif de premier ordre dont la gestion et la conservation posent bien des problèmes. *« Comme tous les sites très visités, il est particulièrement fragile. La transmission dans le respect de son intégrité, tel que le temps l'a façonné, dépend donc en grande partie du comportement de ses visiteurs. Plus ils sont nombreux, plus les risques de dégradations sont grands. Laisser un immense public venir profiter en toute liberté du plus grand des jardins parisiens est un immense pari »*. C'est ce que dit Christian Charlet dans son ouvrage « LE PERE-LACHAISE. AU CŒUR DU PARIS DES VIVANTS ET DES MORTS » (Découvertes Gallimard – Paris 2003). Nous pourrions tous attester qu'à ce jour ce magnifique pari est gagné.

Julien SAPORI.



Marie-Antoinette à Soissons

par Mme Michèle Saporì

lors de notre conférence-dîner du 28 novembre 2004

C'est en 1770 que la fille de Marie-Thérèse, impératrice d'Autriche mit le pied pour la première fois sur le sol français afin d'épouser le dauphin Louis-Auguste, futur Louis XVI. Le sacrement de l'auguste mariage devait avoir lieu à Versailles le 16 mai et s'était fait auparavant à Vienne par procureur en présence du comte de Durfort, ambassadeur de France ; c'était l'archiduc Ferdinand qui avait épousé la princesse au nom de Monseigneur le Dauphin. Strasbourg, Saverne, Nancy, Reims, Soissons et Compiègne furent les étapes du voyage qui mena l'archiduchesse Marie-Antoinette du château de Schönbrunn à celui de Versailles.

Le séjour que fit Marie-Antoinette à Soissons fut l'unique qu'elle fit dans aucune ville depuis son départ de Strasbourg. Il s'agissait, après un voyage éprouvant, de prévoir un temps de repos, la jeune fille se devant d'être au mieux de sa forme pour la rencontre décisive avec la cour de France à Compiègne. Paradoxalement pourtant, si on a des mémoires répertoriés dans les bibliographies sur Marie-Antoinette qui donnent le détail de l'emploi du temps de ses arrêts dans les villes françaises précédant Soissons, les historiens spécialistes de la reine ne disposent d'aucune source connue sur cette cité. Les nombreuses biographies de la reine font donc toutes silence à ce sujet. La bibliothèque municipale de Soissons conserve cependant, dans le fonds Perin, deux lettres de contemporains très instructives qui permettent, en comparaison avec quelques autres sources documentaires, d'apporter des précisions sur ce moment que les Soissonnais vécurent comme un grand événement.

L'adolescente, née le 2 novembre 1755, alors âgée de 14 ans, n'était pas seule, on l'imagine sans peine. Mais ce qu'on sait moins, c'est que le cortège, en traversant Reims, s'était encore accru des gardes du corps chargés du service auprès de la Dauphine. Aussi, quand il arriva à Soissons, il était particulièrement imposant. La suite se composait des personnages nobles. On y trouvait notamment le comte et la comtesse de Noailles ; cette dernière prendra en charge l'éducation générale de la toute jeune Dauphine et restera célèbre sous le nom de Madame, étiquette dont l'affublera plus tard Marie-Antoinette. Pièce essentielle dans le dispositif des lois somptuaires, la dame d'atours était là, bien évidemment, en la personne de la duchesse de Villars. Quatre dames d'honneur : la duchesse de Picquigny, la marquise de Duras, la comtesse de Mailly et la comtesse de Saulx-Tavannes encadraient la Dauphine. Des hommes aussi : le comte de Saulx-Tavannes, chevalier d'honneur, le comte de Tessé, premier écuyer, le marquis Desgranges, maître des cérémonies du secrétaire de cabinet Bouret et le chevalier Saint-Sauveur commandant le détachement des gardes du corps. Puis il y avait une partie du personnel domestique attaché à la Maison de la Dauphine : une première femme de chambre et quatre femmes de chambre ordinaire, une coiffeuse, une blanchisseuse, une fille de garde-robe, un aumônier du Roi, un chapelain et un clerc, un médecin, un chirurgien, un apothicaire et son aide, treize huissiers de chambre. Enfin, il y avait la protection rapprochée en quelque sorte, personnel militaire de la maison du Roi : deux exempts, deux brigadiers, deux sous-brigadiers et cinquante trois gardes du corps, un fourrier et douze suisses, un lieutenant et quatre gardes de la porte, un lieutenant, un exempt et quatre gardes de la prévôté, deux maréchaux des logis et huit fourriers. Voilà pour l'essentiel des individus composant le cortège ; complet, non compris les cavaliers, il réclamait 225 chevaux et 161 bidets.

Le samedi 12 mai 1770, à huit heures et demie du soir, l'annonce de l'arrivée de Marie-Antoinette se fit au bruit d'une triple décharge des canons de la ville et au son des cloches de toutes les églises de Soissons. Les fêtes projetées aux différentes étapes furent proportionnées aux ressources des villes. Nous n'avons pas les chiffres qui permettraient de soutenir une comparaison des dépenses de Soissons avec celles des autres villes et qui se trouvent probablement dans les

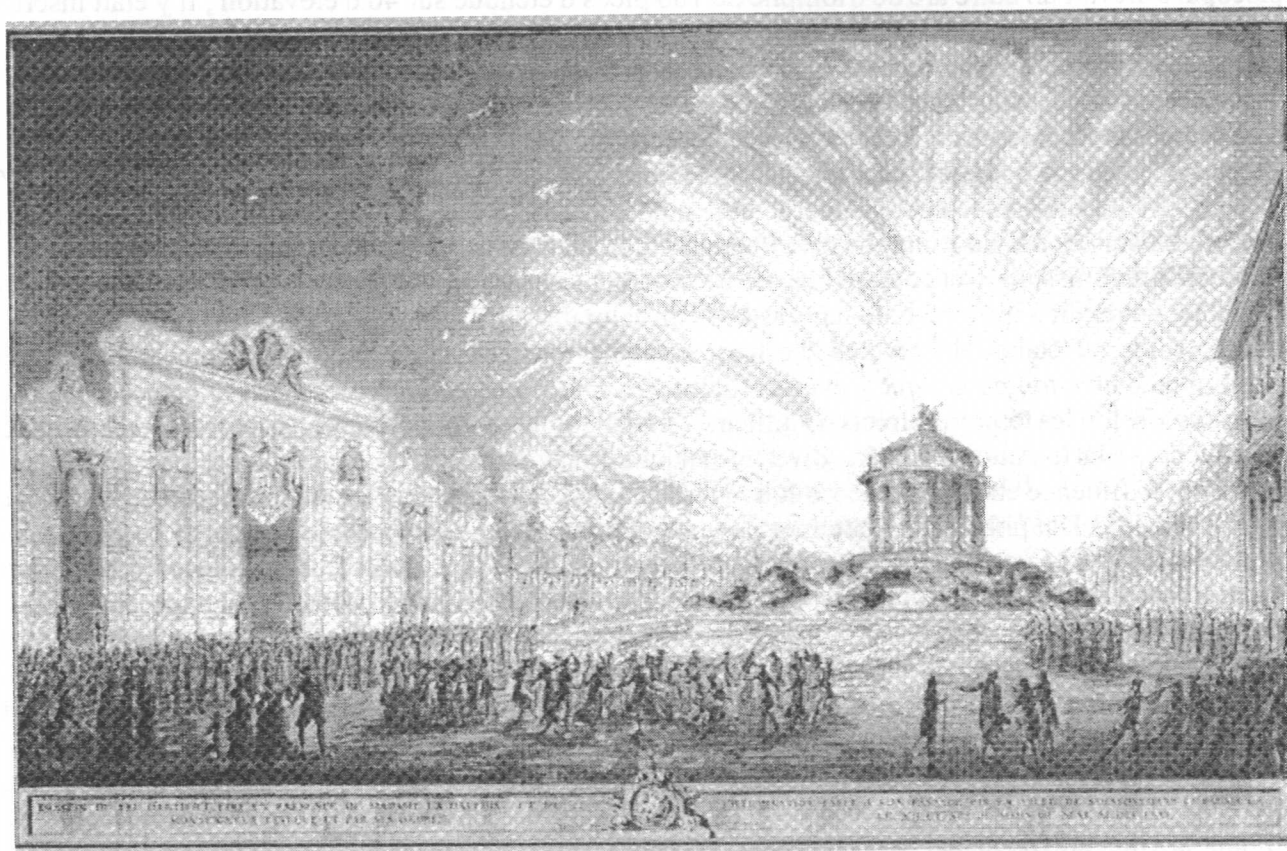
archives des Affaires étrangères de l'époque . Nous pouvons cependant nous faire une idée du faste déployé à travers les souvenirs de contemporains. Elle fit son entrée par la porte de Saint-Martin où les quatre compagnies de la Milice bourgeoise en uniforme, à savoir l'Arquebuse, la Compagnie de la ville, celle des Pompiers et les Chevaliers de l'arc avaient pris place à l'extérieur, de part et d'autre de l'arc de triomphe que l'on y avait dressé. Aux portes de la ville l'attendaient les officiers municipaux et le maire qui lui fit compliment. Marie-Antoinette devait être logée au Palais épiscopal. Son carrosse le rejoignit par la rue de l'Hôpital devant lequel on avait peint un tableau allégorique représentant un pauvre les mains jointes avec ces vers « *Pauvres, la Dauphine paraît sécher vos pleurs* », façon de rappeler que, de coutume, la femme du Roi devait être tenue plus que tout autre à la pratique de la charité et aux œuvres de miséricorde. Puis le cortège emprunta la rue de Panleu ; les troupes composées des Régiments de La Fère commandées par le marquis de Beaumont et de Royal Artillerie formaient la haie, les Dragons à cheval précédaient et accompagnaient le carrosse. Depuis la Croix de Panleu jusqu'au Palais épiscopal des arbres hauts avaient été plantés des deux côtés, de distance en distance, ornés par des guirlandes de lierres couvertes de gaze d'or et d'argent soutenant 4000 lanternes et 20000 lampions. L'hôtel de l'Intendant était décoré aux armes de France et de la Dauphine. Toutes ces rues avaient été sablées. A la porte d'entrée du palais épiscopal s'élevait un autre arc de triomphe de 100 pieds d'étendue sur 40 d'élévation ; il y était inscrit plusieurs légendes dont l'une notamment indiquait : « *Soissons, quel éclat pour ta gloire, la Dauphine que tu reçois ennoblira plus ton histoire que la demeure de tes Rois* ». A l'évêché, après son souper, Marie-Antoinette assista au feu d'artifice qui dura seulement quatorze minutes. Le lendemain dimanche 13, la princesse communia dans la chapelle de l'évêché puis, vers midi, elle reçut le Corps de ville qui lui offrit un magnifique bouquet accompagné de 24 boîtes de confitures sèches et de dragées. Une petite pièce en vers lui fut remise dont l'auteur était le même que celui du tableau allégorique et des diverses inscriptions sur les arc de triomphe à la louange de la Dauphine, probablement membre éminent de l'Académie de Soissons. Vers quatre heures, Marie-Antoinette, accompagnée de sa suite et des dames d'honneur, se rendit à la cathédrale pour assister au salut du Saint sacrement. Tous les chanoines et un nombreux clergé étaient là revêtus d'écharpes tandis que l'évêque Claude de Bourdeille lui fit compliment d'un « *ton pathétique* » et que retentit « *une musique qui était excellente et bien fournie de musiciens* » selon les témoins directs. D'ailleurs, pendant tout le séjour à Soissons, de son réveil jusqu'à son coucher, Marie-Antoinette sera divertie par une musique presque continuelle d'instruments. A l'extérieur, l'affluence était extrême. Le soir, à nouveau feu d'artifice, danses et concerts se tinrent sous les fenêtres de la Dauphine. Des fontaines de vin coulèrent et des distributions de pain et de viande se firent au peuple à la fois de la part de l'évêque et de monsieur l'Intendant. Des tables somptueuses et délicatement servies furent dressées par les officiers des Régiments. Dans l'enceinte du jardin épiscopal, illuminé par 15000 lampions et quantité d'huîtres artistement rangées, un superbe dôme représentant le Temple de la gloire avait été élevé. Les fêtes avaient été organisées par l'évêque aidé de son neveu, le marquis de la Roche du Maine. Le 14 vers dix heures et demie du matin, Marie-Antoinette reçut le chapitre de la Cathédrale, l'Académie de Soissons et les autres corps. Le duc Potier de Gesvres, gouverneur général de la province, lui présenta de la part du Roi et du Dauphin la riche toilette avec laquelle elle devait paraître devant la cour de Louis XV. Puis elle dîna comme la veille en public. Quittant la ville, elle passa par la porte de St Christophe, ornée elle aussi d'un arc de triomphe, sous les acclamations des Soissonnais.

Au cours de cette même journée, Louis XV prenait le chemin de Compiègne, accompagné du Dauphin, de Mesdames Adélaïde, Victoire et Sophie. Sur place l'attendaient les membres de la famille royale et les grands dignitaires de la cour, notamment le duc d'Orléans, le duc et la duchesse de Chartres, le prince de Condé, le duc de Penthièvre et la princesse de Lamballe, le comte et la comtesse de la Marche. L'artisan du mariage, Choiseul, avait bien sûr fait le déplacement ; il se rendit au devant de la Dauphine dans la forêt de Compiègne. Le marquis de Chauvelin, maître de la garde-robe, arrivant de Soissons et les princes de Poix et Bouret qui précédaient le cortège depuis Strasbourg furent questionnés par le Roi sur le déroulement du

voyage. Le 14, à deux heures, les carrosses portaient de Soissons. La rencontre se fit à la fin de la journée sur le pont de Berne, à la lisière formée par l'Aisne en face de Rethondes. Le premier regard qu'échangèrent deux adolescents destinés à diriger une monarchie qui sombrera avec eux est un autre chapitre.

Soissons fut donc la dernière ville où Marie-Antoinette est, pour les dernières heures, quelque part dans l'imaginaire de son pays natal, l'esprit occupé de la mémoire toute fraîche de son ancien entourage et dans l'attente fébrile de son futur. Elle n'a pas vu, hormis en reproduction, les visages qui l'accompagneront désormais. Ce n'est qu'au pont de Berne que sa nouvelle vie débute véritablement. Quittant Vienne, elle quitte une part de son enfance ; quittant Soissons, elle la quitte cette fois définitivement. Parachutée à tout jamais dans les mondes clos de Versailles et, en miniature, de Trianon, elle n'en partira que pour rejoindre le Paris révolutionnaire. Marie-Antoinette ne voyagera plus et ne fera jamais plus seule d'entrée solennelle dans une ville, Soissons fut la dernière.

Michèle SAPORI.



Dessin conservé au musée du Louvre intitulé « FEU D'ARTIFICE à SOISSONS ». Signé en bas dans le cartouche : *dessiné par Radel, architecte* et l'indication : *dessin du feu d'artifice tiré en présence de Madame la Dauphine et de l'illumination faite à son passage par la ville de Soissons dans le palais de Monseigneur l'évêque et par ses ordres le XII et XIII du mois de mai MDCCLXX*. Une grande animation règne sur la place tandis que le feu d'artifice est tiré derrière le petit temple rond surmonté d'une Renommée. A droite et à gauche, des fanfares jouent ; au centre, les rondes populaires tournent autour des fûts de vin.

Les artistes camoufleurs pendant la première guerre mondiale

(conférence de Mme Cécile COUTIN le 14 décembre 2003)

Technique de dissimulation et de protection, le camouflage a connu pendant la première guerre mondiale un développement exceptionnel et a permis à de nombreux artistes de mettre leur talent au service de leur pays.

C'est une arme qui trompe mais qui ne tue pas. La paternité de son invention est controversée ; elle est généralement attribuée au peintre Guirand de Scevola qui, au début de la campagne de 1914, assure le réglage de tir d'un canon de 155 long dans le secteur de Pont-à-Mousson : il se rend compte que, dès que la pièce tire, elle est repérée par l'ennemi car le métal dont elle est faite brille au soleil. Il a l'idée de la dissimuler sous des branchages et des toiles peintes aux couleurs de la nature environnante. Grâce à ce subterfuge, la pièce n'est plus repérée. Aux servants de la pièce qui portent l'uniforme en vigueur dans l'armée française (tunique bleue, pantalon rouge dont on connaît les conséquences meurtrières au début du conflit), il fait revêtir des blouses aux teintes terreuses qui confondent leurs silhouettes dans le paysage.

Au même moment, le peintre et décorateur nancéen Louis Guingot développe les mêmes expériences au fort de Domgermain près de Toul et imagine la première veste « léopard » (conservée au musée historique lorrain à Nancy) qu'il ne réussit pas à faire homologuer.

D'autres artistes spécialisés dans le décor de théâtre, comme l'accessoiriste Louis Bérard, ont aussi l'idée d'adapter certaines de leurs techniques de fabrication d'objets factices (faux gazons, faux arbres, etc.) aux besoins de la guerre.

Toutes ces idées convergent vers Guirand de Scevola qui est autorisé par le général de Castelnau à effectuer, avec une petite équipe d'artistes, des expériences et des démonstrations de camouflage au sein de la II^e Armée. Devant l'efficacité des résultats, le ministre de la Guerre décide la reconnaissance officielle de la Section de Camouflage le 4 août 1915 et son rattachement au 1^{er} Régiment du Génie le 15 octobre 1916. Guirand de Scevola est nommé commandant en chef de cette nouvelle arme et Jean-Louis Forain, inspecteur général.

Pour répondre aux immenses besoins sur tous les points du front occidental, dans ce conflit qui s'installe durablement dans une guerre de position fixant les armées au sol, dans des trous et des tranchées, des ateliers de fabrication du matériel nécessaire sont créés à Paris où l'on réquisitionne les ateliers de décors de l'Opéra aux Buttes-Chaumont (atelier de formation des camoufleurs et service central) et dans les divers groupes d'armées : ateliers principaux à Amiens (transféré à Chantilly en 1917), Châlons-sur-Marne, Nancy, Eprenay ; ateliers secondaires à Bergues, Noyon, Bar-le-Duc, Belfort, Soissons, Epinal, etc. et un personnel nombreux est recruté : menuisiers, tôliers, mécaniciens, plâtriers ... placés sous la responsabilité d'artistes peintres et sculpteurs. Ceux-ci appartiennent à toutes les tendances artistiques mais plus spécialement au monde de la décoration théâtrale (ils ont l'habitude de faire du trompe-l'œil) et à celui du cubisme (ils sont passés maîtres dans l'art de briser les formes réelles des objets).

En 1918, le camouflage français occupe 3000 officiers et hommes de troupe sur l'ensemble du front. Dans les ateliers travaille une abondante main d'œuvre civile : plus de 10.000 femmes, auxquelles il faut ajouter des travailleurs annamites. Occasionnellement, dans les ateliers de groupes d'armées, on emploie des prisonniers allemands 50 à Amiens, 200 à Chantilly en 1917).



Henri BOUCHARD, carnet n° 56, p. 3. Croquis montrant la mise en place d'un faux arbre. Le faux arbre couché, dans le boyau, est redressé à l'aide de poulies contre le vrai au pied duquel le scieur attend le moment de le faire disparaître. (atelier-musée Henri Bouchard, Paris).

Les camoufleurs affectés aux ateliers de groupes d'armées sont constitués en petites équipes spécialisées qui effectuent les reconnaissances du terrain ou des ouvrages à camoufler et assurent la mise en place des objets ou engins camouflés : installation de filets de raphia tissé et aménagements pour les pièces et batteries d'artillerie, observatoires installés dans des guérites encastrées dans le parapet des tranchées, dans de faux arbres blindés prenant nuitamment la place de vrais arbres, dans de fausses ruines plaquées contre de vraies ruines, périscopes installés dans des piquets ou des arbustes, toiles et haies camouflant routes, ponts, écluses et voies ferrées, parfois des villages entiers, peinture d'objets en trompe-l'œil, installation de fausses positions, mannequins et leurs divers.

Tenant compte du développement de l'observation aérienne, les camoufleurs effectuent des installations de plus en plus sophistiquées pour supprimer les ombres propres et les ombres portées des objets à dissimuler et ils n'hésitent pas à déplacer des points de repère réels pour dérouter l'ennemi (exemple, en 1917, de la chapelle de la Bove, au Chemin des Dames, démontée et remontée en une nuit à 400 mètres de son emplacement d'origine et déroutant le tir de l'ennemi pendant 48 heures).

En peignant de motifs irréguliers les pièces d'artillerie, le matériel ferroviaire, les camions, les canonnières et autres engins, les camoufleurs s'ingénient à tromper l'ennemi sur la nature de l'objet peint en cassant ses lignes réelles ; on peut ainsi rompre la longueur du tube d'un canon, briser l'affût et confondre les roues dans la pièce, le tout se détachant le moins possible sur le paysage environnant. Selon ce principe, le camouflage s'applique aussi à l'aviation et à la marine ; les avions d'observation et de combat sont peints de couleurs adaptées pour les rendre moins visibles aux yeux de l'observateur ; les coques des navires sont bariolées à l'aide de larges pans de valeurs dégradées, de lignes obliques qui, par un effet d'optique, trompent l'ennemi sur l'identité du bâtiment.

S'inspirant des recherches et des réalisations de la Section française de camouflage, les armées anglaise, belge, italienne, américaine et allemande créent, elles aussi, des ateliers et constituent des équipes de camoufleurs opérant sur leurs fronts propres. Une équipe française assure, en 1917, une formation auprès d'artistes italiens sur leur front autrichien, adaptant les techniques aux paysages enneigés et montagneux de ce secteur. Les Anglais développent de façon remarquable le camouflage maritime tandis que la palme du camouflage aérien revient aux Allemands.

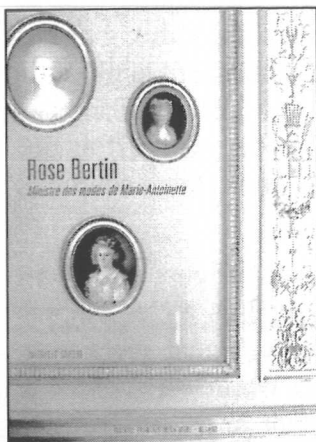
Physiciens, ingénieurs, chimistes et architectes, en raison de leur connaissance des structures des matériaux, des effets d'optique et des incidences de la lumière, ont apporté une aide précieuse au développement et à l'efficacité des techniques de la tromperie. Cependant, ce sont les artistes qui, avec leur imagination, leur sens des subtilités de la couleur, du ton et de la matière et de leur aptitude à dessiner sur le motif ou de mémoire, ont contribué le plus largement au succès du camouflage.¹

Cécile COUTIN

Conservateur en chef du Patrimoine à la Bibliothèque nationale de France
(département des arts du spectacle), antérieurement conservateur au musée
des deux guerres mondiales (de 1972 à 1990)

¹ Parmi plus de 200 artistes français mobilisés à la Section de camouflage pour dissimuler hommes et positions, poururrer l'ennemi et pour faciliter l'observation de ses mouvements, citons Abel Truchet (chef de l'atelier de Paris, mort pour la France le 9 septembre 1918), Emile Aubry, Charles Berthold-Mahn, Max Blondat, Henri Bouchard, Jean-Louis Boussingault, Albert Brabo, Georges Braque, Charles Camoin, Marcel Cosson, Charles Despiau, André Devambez, Charles Dufresne, André Dunoyer de Segonzac (chef de l'atelier de Noyon), Georges d'Espagnat, Jean-Louis Forain (inspecteur général), Othon Friesz, Lucien-Victor Guirand de Scevola (commandant en chef), André Hellé, Gustave-Louis Jaulmes, Roger de La Fresnaye, Paul Landowski (porte drapeau de la Section de camouflage), William Lapara, Albert Laurens, André Lhote, Charles Malfray, Louis Marcoussis, André Mare, Raymond Martin, Emile et Joseph Pinchon, Albert Pommier, Georges Redon, Jacques Villon.

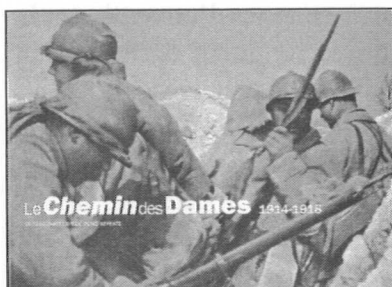
ROSE BERTIN par Michèle Saporì



Le 5 mars 1779, Louis XVI et Marie Antoinette se rendent à la cathédrale Notre-Dame accompagnés d'un cortège de 28 carrosses. Arrivée rue Saint Honoré, la Reine salue de la main une femme qui se tient au balcon de sa boutique, celle-ci exécute une révérence, le Roi se lève, l'applaudit, et toute la cour à sa suite imite le Roi. Cette femme devant laquelle toute l'aristocratie s'incline n'est pourtant qu'une simple modiste, mais c'est celle de la Reine, réputée dans toute l'Europe, mademoiselle Bertin. Comment, à l'aube de la révolution industrielle, l'évolution de la sphère des modes permet-elle une telle redistribution des cartes du prestige social ? S'appuyant sur des documents inédits, cette remarquable étude analyse comment, à la fin du XVIII siècle, se tissent les liens entre le marché des modes et le pouvoir au travers du rôle déterminant de Marie Antoinette. S'y dessinent les structures modernes du « commerce des apparences » ainsi que, de par la personnalité de Rose Bertin, l'apparition de la figure du couturier parisien.

Ed. du Regard : 19€

Le CHEMIN des DAMES sous la direction de Denis Defente



De l'été 1914 à l'automne 1918, des millions d'hommes se sont battus sur le Chemin des Dames. Dès le mois de septembre 1914, au pied de ce plateau tenu par les Allemands, se brise l'élan de la première bataille de la Marne. C'est le début de la guerre des tranchées. En avril 1917, le Chemin des Dames, qui aurait dû être le nom d'une victoire mettant fin à cette guerre interminable, devient celui d'un échec sanglant. Les mutineries se multiplient parmi les combattants découragés. En mai 1918, un ouragan de feu franchit le Chemin des Dames : cette nouvelle offensive allemande

ne sera contenue que par la deuxième bataille de la Marne.

Cet ouvrage, aux Images intenses autant qu'exceptionnelles, est un témoignage indispensable pour aborder aujourd'hui la réalité militaire, le déroulement des événements et le quotidien des soldats sur le Chemin des Dames de 1914 à 1918. Les trois cents documents ici rassemblés, iconographie d'époque - dont d'émouvants autochromes - archives, cartes, croquis et de très belles photographies en couleurs de John Foley, offrent au lecteur des regards croisés sur l'un des hauts lieux les plus tragiques de la Première Guerre mondiale.

Ed. Somogy : 26€

"SI JE REVIENS COMME JE L'ESPERE..." présenté par N. Offenstadt et R. Cazals

Marcel, Joseph, Lucien et Marthe Papillon sont quatre frères et soeur, qui se sont écrit régulièrement pendant la première guerre mondiale, depuis le front et "l'arrière". Leur correspondance, exceptionnelle et riche, a été découverte il y a quelques années, par hasard, dans une maison au pied de Vézelay - comme le racontent Madeleine et Antoine Bosshard dans leur préface.

Nicolas Offenstadt et Rémy Cazals, historiens réputés, ont établi l'appareil critique.

"Ce n'est pas une guerre qui se passe actuellement, c'est une extermination d'hommes", écrit Marcel Papillon de son expérience des tranchées en 1915. « Enfer », « carnage », écrira-t-il encore. Marcel n'est pas un intellectuel ou un militant, c'est un clerc de notaire, simple soldat qui combat pendant tout le conflit, au fameux Bois-le-Prêtre ou à Verdun.

Ses deux frères Joseph et Lucien sont plus modestes que lui, l'un est bourrelier et l'autre employé à la ferme à peine alphabétisé ("on a tous la chiasse c'est forcé on boit de l'eau qui est moitié empoisonné à force de geté de gaze afixian"). A travers leurs correspondances, conservées, par une chance extraordinaire, au même endroit, c'est trois expériences de guerre de personnages ordinaires - ce qui en fait la force et l'originalité - projetés dans des circonstances terribles qui s'entrecroisent. La mort de Joseph, dragon gazé en 1915, que la famille ne découvre que progressivement, met à nu les liens de solidarité et les angoisses de tous.

Marthe, la soeur, "bonne" à Paris, fait le lien entre les frères au front tout en racontant, dans ses lettres, la vie à Paris durant le conflit, celle des embusqués, comme du petit peuple des domestiques mais aussi les visites des Zeppelins ou la mise en scène de « prisonniers boches ». L'édition de cette correspondance hors du commun s'accompagne d'introductions et de notes qui situent la guerre des Papillon, notamment grâce aux archives des unités dans lesquelles les frères ont combattu, dans la perspective plus large d'une anthropologie du combat et de l'expérience du conflit.

Ed. Grasset : 20€